

Laval théologique et philosophique



La théologie mariale

Thomas Philippe, O.P.

Volume 2, numéro 2, 1946

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1019775ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1019775ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Philippe, T. (1946). La théologie mariale. *Laval théologique et philosophique*, 2(2), 108-130. <https://doi.org/10.7202/1019775ar>

La théologie mariale*

Cette première leçon sera consacrée à une question de méthode. Elle pourrait s'intituler: la théologie doit-elle et peut-elle nous parler des mystères de Marie?

Il est clair que le théologien catholique doit étudier les mystères de la Mère de Dieu, mais comment doit-il le faire?

Dès que nous entreprenons l'étude de la théologie mariale, deux difficultés se présentent à notre esprit:

1)—Le théologien doit-il accorder à la Très Sainte Vierge une place spéciale dans la théologie? La mariologie est-elle une partie intégrante de la science théologique?

2)—S'il doit le faire, peut-il le faire? A-t-il à sa disposition le moyen d'étudier ces mystères?

Le but de ce premier cours sera de répondre à ces deux questions. Nous serons amenés par là à préciser *l'objet* de la théologie mariale et à en donner un bref aperçu. Nous essayerons ensuite de dégager le caractère particulier de cette branche de la théologie. Enfin, par mode de conclusion, nous tâcherons de déterminer le rôle spécial de la mariologie dans l'ensemble des études théologiques.

I. LA MARIOLOGIE EST UNE PARTIE INTÉGRANTE DE LA THÉOLOGIE

Objection.—Au premier abord, la mariologie ne semble pas devoir être une partie intégrante de la théologie.

Marie est une pure créature. La théologie étudie Dieu dans le mystère de sa Déité. Sans doute, le théologien étudie les créatures, les anges, l'homme, mais il les considère précisément en tant que telles, c'est-à-dire qu'il ne les envisage pas en particulier, mais comme parties de l'univers dans le traité de la création. Certes, le théologien peut parler de Marie comme de la créature la plus excellente après l'humanité du Sauveur, mais faut-il lui consacrer une partie spéciale de la théologie, comme au Christ? N'est-ce pas oublier sa condition de pure créature?

Cette difficulté peut aussi être présentée sous un autre aspect. La théologie est la science de la foi. Les deux grands mystères de notre foi sont l'adorable Trinité et l'Incarnation rédemptrice. Le théologien doit traiter de Dieu: c'est l'objet principal de sa science. Il doit encore parler

* Nous publierons ici quelques-unes des leçons que le R. P. Thomas Philippe, O.P., a faites à la faculté de Théologie de l'Université Laval.

du Christ, car Jésus est l'unique Prêtre, le seul Médiateur. Mais cela suffit. Le traité du Sauveur sera complété par celui des sacrements. Ceux-ci sont les moyens de nous unir à lui, les canaux mystérieux sortis de son côté lorsqu'il était étendu sur la Croix, pour répandre sur notre vie les bienfaits du salut; les sacrements n'ont leur sens que par le Christ, ils en sont le divin prolongement. De même le théologien devra consacrer quelques questions de la christologie à la Très Sainte Vierge: à sa Maternité, à son Immaculée Conception, à son Annonciation... Ces mystères de Marie font partie de la vie de Jésus. Sans eux, celle-ci ne serait pas complète. Mais un véritable traité de mariologie ne semble pas nécessaire, il paraîtrait même détruire l'équilibre et l'harmonie de la sagesse théologique et risquerait, semble-t-il, d'enlever à Jésus son rôle d'unique Sauveur. N'est-ce pas d'ailleurs la manière de procéder de saint Thomas.

Réponse:—La réponse à cette première objection est assez délicate, elle doit être très nuancée. Elle constituera la principale partie de notre exposé. Nous pourrions traiter plus brièvement la deuxième difficulté.

Pour bien discerner la place de la mariologie dans l'économie du savoir théologique, commençons par rappeler le plan de la *Somme théologique*, qui nous offre sans doute la synthèse la plus organique de cette science. Vue dans cette perspective, la théologie mariale nous apparaîtra comme un résumé merveilleux de la sagesse théologique réalisée pour notre faiblesse à un niveau plus humain. Nous nous attarderons un peu à ce rappel, car chacun des éléments de cet admirable ensemble sera par la suite utile à notre démonstration.

1. Le plan de la Somme

La première partie de la *Somme théologique* est consacrée à Dieu et à la création. Saint Thomas part de Dieu. Il l'étudie d'abord dans l'unité de son Etre, c'est-à-dire dans sa transcendance, dans sa solitude éminente par rapport aux créatures. Puis pénétrant dans le Saint des saints, il considère le mystère caché de sa vie: la Très Sainte Trinité, les échanges de vie incessants, éternels entre les trois adorables Personnes. Le Père donne sa substance à son Fils par voie d'intellection et de génération. Le Fils qui est son Verbe, sa Pensée, égal à Lui en toutes choses, lui rend sa substance sous forme d'amour. Le Saint-Esprit est le don réciproque du Père et du Fils, le lien d'amitié qui les unit.

Voilà le grand mystère qui domine toute la théologie, son premier objet, l'alpha et l'oméga. Tout vient de ce foyer de lumière et de vie, tout doit y retourner comme à sa source. Le vrai théologien digne de ce nom ne doit jamais s'éloigner de ce centre lumineux. Il doit demeurer *in principio* et profiter de chaque mystère particulier pour s'enfoncer plus profondément et plus intimement dans ce mystère qui déborde et enveloppe tous les autres.

Saint Thomas étudie ensuite la procession temporelle des créatures à partir de ce premier principe immuable. Toutes viennent immédiate-

ment de lui, mais elles s'étagent par degrés et forment une théorie splendide du premier des séraphins, roi du monde angélique, jusqu'aux êtres matériels inanimés. Au centre de cette procession admirable: l'homme, synthèse de toute la création, être à la fois spirituel et corporel. En lui se rencontrent les deux univers qui composent le monde: celui de l'esprit et celui de la matière. Il est l'être le plus complexe, en un sens, le plus difficile à déchiffrer.

La seconde partie de la *Somme théologique* considère le retour de la créature raisonnable à son Créateur. Cet homme enraciné dans la matière, être essentiellement incarné, placé si loin de Dieu, l'Esprit subsistant, porte pourtant en lui sa divine ressemblance. Il a été créé à son image. Le Créateur lui accorde de participer à sa Providence. Par sa raison, par sa prudence, il peut se déterminer, choisir sa voie, donner une orientation libre à sa vie. Il y a plus. Le Très-Haut l'a élevé à l'ordre surnaturel. Il a parachevé cette ressemblance qui, par les dons naturels, n'était encore qu'ébauchée. Le retour à Dieu pourra être parfait de toutes manières. Ce sera même plus qu'un simple retour. L'homme atteindra son Dieu non plus seulement de l'extérieur, il pénétrera en lui, il vivra de sa vie. Au ciel, ce sera dans le Verbe lui-même que nous verrons le Père: «Voyez quel amour le Père nous a témoigné, que nous soyons appelés enfants de Dieu, et que nous le soyons en réalité»¹.

Mais la montée de l'homme vers le Père suppose de nombreuses étapes. Les bons anges s'élancent d'un bond vers leur Créateur. Ils se précipitent en lui par un acte unique, décisif, ils se livrent à lui par un don entier et total. En revanche, les démons se séparent de lui d'une façon aussi définitive. Un seul acte de révolte décide de leur éternité. Leur rébellion irrévocable les jette à jamais au plus profond des enfers. L'homme retourne à Dieu pas à pas, par une longue route traversée de multiples épreuves. Sa marche comporte des hauts et des bas, de lamentables dégringolades après de pénibles ascensions. En un mot, pour lui l'affaire du salut est un long voyage, ou plus précisément une expédition difficile en pays sauvage et hostile. Dans cette seconde partie, saint Thomas fait l'inventaire minutieux de toutes les ressources que l'homme possède pour son pèlerinage. Le Très-Haut lui a octroyé deux grands secours: la grâce et la loi. La grâce, don gratuit, ne vient d'aucune manière de la nature. Elle est octroyée par pure miséricorde. Mais elle s'insère au plus intime de notre être, elle est la divine greffe qui nous *ente* sur l'arbre de vie. Elle s'épanouit en tout un organisme merveilleux d'*habitus*: vertus et dons. La loi au contraire est le soutien qui demeure extérieur. Les préceptes nous signalent les écueils à éviter, les dangers à fuir; ils sont autant de flèches placées miséricordieusement par Dieu à la croisée des chemins, pour nous indiquer la route sûre qui mène infailliblement et rapidement au but.

La troisième partie est réservée au Christ. La théologie n'a pas encore achevé son travail. Tout ceci est encore théorique. Nous connaissons

1. *Joan*, III, 1.

nos ressources, nos capacités surnaturelles. Mais comment utiliser ces talents, de quelle manière exercer ces puissances ?

Le Père, dans sa miséricorde, nous a envoyé son Fils unique qui se tient de toute éternité près de lui, qui demeure en lui. Ce Fils s'est incarné pour nous indiquer la route, pour se faire notre guide. Il vient à nous sous le visage du bon Samaritain. Toutes les richesses divines de la grâce, qui permettaient à Adam de retourner à Dieu, avaient été perdues par la faute originelle. Avant la chute, paré des dons de la justice originelle, l'homme était comme ces chevaliers du Moyen Âge, véritables forteresses vivantes admirablement équipées. Le démon l'a desarçonné. Gisant sur le sol, il est incapable par lui-même de se relever. Le Sauveur est descendu du ciel, il s'est penché vers lui, il l'a remis en selle. Lui-même, bannière déployée, le conduit maintenant à la bataille. D'où—*ad consummationem totius negotii theologici*—la nécessité d'une troisième partie consacrée au Christ, qui est « la Voie, la Vérité, la Vie ».

Cette troisième partie considère d'abord le Sauveur en lui-même dans le mystère de son être : l'union hypostatique et toutes les perfections qui en découlent. Saint Thomas ne se contente pas de cette étude encore un peu abstraite ; il analyse ensuite tout le déroulement de la vie de Jésus : sa vie cachée, sa prédication et sa conversation parmi les hommes, et surtout sa passion douloureuse, but de toute son existence, synthèse sublime de sa vie cachée et de sa vie publique. Il est la Vie, le Guide, le Sauveur. Il ne faut perdre aucun de ses gestes, il faut suivre les moindres traces de ses pas—*vestigia Christi*—pour reprendre à sa suite les mêmes sentiers, refaire les mêmes gestes.

2. Marie fait partie de la substance même de l'Incarnation rédemptrice

Nous voici arrivés maintenant à pied d'œuvre. La troisième partie de la théologie, consacrée au Christ, doit être envisagée d'une façon spéciale. Elle ne peut être considérée comme le traité de la Sainte Trinité. Il ne suffit pas de connaître l'essence de l'Incarnation, il faut la considérer telle que de fait elle a été voulue par Dieu dans toutes ses circonstances individuelles. Le Verbe s'est incarné pour nous donner l'exemple, pour être le chef de file qui montre la route. Il importe d'étudier tous les détails de sa vie. Un modèle doit être le plus concret possible. Notons bien ce point, car il nous livre le nœud de notre argumentation. Le théologien doit considérer l'Incarnation *in concreto*. Or s'il l'envisage de cette manière, il doit reconnaître que Marie fait partie de la substance même de ce mystère.

Dans les décrets de Dieu, la fin n'est pas prévue et voulue seulement *in intentione*, et donc avec encore une certaine imprécision, mais bien *in consecutione*, avec toutes les conditions concrètes de sa réalisation. Or le même décret qui décide la venue de Jésus sur la terre détermine simultanément qu'il sera le Fils de Marie. Pie IX, dans sa bulle *Ineffabilis*, 1^e proclame en termes magnifiques. Jamais Dieu n'a pensé à Jésus sans

penser à Marie. Dans les desseins du Très-Haut, ils sont inséparables¹. Par sa prédestination, le Christ est à la fois le Fils de Dieu et le Fils de l'homme. Remarquons avec quelle insistance il revendique ce titre dans l'Evangile. Or comment est-il le Fils de l'homme? Par Marie. S'il avait été créé immédiatement par Dieu comme Adam, dans la plénitude de l'âge, il serait bien l'homme par excellence, la cause exemplaire, le prototype de toute l'humanité; mais il ne serait pas de notre race. Entre lui et nous il y aurait bien similitude, mais non pas consanguinité. Mesurez la distance immense entre une simple ressemblance formelle, statique, et cette parenté d'origine enracinée dans la chair et le sang. Or c'est par Marie que Jésus appartient à la grande famille humaine. Sans elle il aurait bien été notre roi, étant l'homme le plus parfait, mais il n'aurait pas été notre frère, *ex progenie nostra*, la tige de Jessé sortie de notre terre, le fruit le plus pur de notre jardin. C'est par elle que Jésus se rattache à notre histoire, qu'il en est la ligne de faite, qui la partage en deux versants.

Observons-le bien, tout ceci était nécessaire, ou du moins d'une haute convenance pour notre salut. Pour que la satisfaction du Christ soit parfaite de toutes manières, il fallait qu'il soit l'un d'entre nous, qu'il y ait en quelque sorte une solidarité physique entre lui et nous. Or c'est par Marie qu'il est rattaché à Adam et Eve. Par elle, il est bien un fils d'Adam qui vient satisfaire pour ses ancêtres et ses frères. Grâce à elle, il est notre Rédempteur, en ce sens qu'il nous appartient, puisqu'il est de notre sang. Par l'union hypostatique, il appartient à Dieu; ses actions ont donc une valeur divine; elles sont d'un prix infini, elles peuvent dès lors réparer le mal infini de la faute. Par la grâce d'union le Christ est en mesure de payer la dette du péché. Mais par sa mère il appartient à notre race. Il est notre frère et notre ami, ses actions sont les nôtres, il peut tenir notre place. Cette économie de la Providence satisfait à la fois de façon parfaite aux exigences de la justice et de la miséricorde. La justice réclame que le coupable lui-même répare la faute. S'il en est absolument incapable, il doit être remplacé par l'un des siens, par un membre de sa famille... Dans sa miséricorde, Dieu n'a pas voulu humilier l'homme à l'excès. Il s'est humilié lui-même en son Christ. *Humiliavit semetipsum*². Et par le fait même il a exalté la nature humaine. Par Jésus, la nature humaine en son premier né a sa part dans la Rédemption.

Marie, comme mère de Dieu, joue donc un rôle essentiel dans l'Incarnation rédemptrice, telle qu'elle a été voulue par le Très-Haut.

3. La maternité de Marie telle qu'elle a été voulue concrètement par Dieu

Nous pouvons maintenant préciser l'objet de la théologie mariale. La maternité divine est le grand mystère que le théologien étudie et auquel

1. Le cas des apôtres ou du Précurseur est tout différent. Ils ne font pas partie de la substance de l'Incarnation. Leurs existences, avec leurs modalités concrètes, ont été décidées par d'autres décrets, d'ailleurs en liaison étroite avec le tout premier, celui qui vise la substance même du mystère. Or, en ce tout premier décret, Jésus et Marie sont intimement unis pour toute l'éternité—*ex vi praedestinationis Dei*—.

2. Philipp., II, 8.

il ramène tous les mystères de Marie. En cette partie de la théologie, elle est le principe et la fin, mais n'oublions pas que le théologien doit considérer l'Incarnation en ses modalités concrètes. La maternité divine nous engage peut-être encore davantage en ces mille contingences, qui dépendent du bon plaisir divin. Quelle a été de fait la maternité que Jésus a voulue pour sa mère ? Quelles sont les perfections, les conditions particulières dont il l'a revêtue en sa réalisation ? Beaucoup de difficultés de la théologie mariale—et, de façon plus générale, de notre attitude vis-à-vis de la Sainte Vierge—viennent de ce que nous n'envisageons par assez ces mystères tels qu'ils ont été voulus, de fait, par Dieu.

En considérant les choses d'un point de vue abstrait, au plan des essences, de nombreuses hypothèses sont possibles. Il pourrait y avoir beaucoup de manières pour Marie d'être la Mère de Dieu.

Les théologiens ne vont-ils pas jusqu'à dire qu'il n'est pas contradictoire—c'est-à-dire contre l'essence des choses—que la Mère de Dieu soit pécheresse, voire damnée ? Evidemment ceci répugne tout à fait au point de vue de la sagesse. Ceci ne convient pas. Pourtant, de puissance absolue, ce n'est pas impossible ; car la maternité divine n'implique pas en son essence la grâce, elle ne la réclame même pas en stricte justice.

Sans aller jusqu'à ces extrémités, qui offrent, pour nous du moins, l'avantage de faire saisir la gratuité des dons accordés par Dieu à Marie, la Très Sainte Vierge aurait pu donner à son divin Fils sa chair et son sang, lui assurant les premiers soins qu'une mère apporte à son enfant et disparaître ensuite, comme saint Joseph.

Elle aurait encore pu demeurer près de lui durant les trente années de sa vie cachée, mais n'être pas le témoin de sa vie publique, le disciple fidèle de sa prédication, qui gardait dans son cœur chacune de ses paroles. Remarquez-le, cela aurait déjà été assez exceptionnel. Peu de fils demeurent trente ans sous le toit paternel.

Ou encore elle aurait pu être la compagne silencieuse et cachée de sa vie d'apôtre, et n'être pas appelée à demeurer au pied de la Croix la *socia* de ses souffrances et de sa mort, la *sponsa sanguinis*, la corédemptrice des hommes.

Enfin elle aurait pu vivre tout le mystère de sa compassion et mourir d'amour pour lui et avec lui, sans être témoin de sa Résurrection et de son Ascension. Cela aurait même paru assez convenable.

Non, Dieu a voulu que la vie de son Fils soit complètement enveloppée et comme doublée—au simple point de vue de l'extension évidemment—par celle de Marie.

Si maintenant nous ne contemplons pas seulement de l'extérieur les rapports de la Mère et du Fils, mais si nous cherchons à pénétrer plus intimement le mystère, de nouvelles perspectives apparaissent, des possibilités de nuances allant presque à l'infini. Admettons que la Sainte

Vierge ait été témoin de toute la vie du Sauveur, il y a encore bien des façons d'être témoin. Elle aurait pu l'être seulement comme mère, ou encore comme sœur, comme fille, comme amie, et chacun de ces rôles, il y a une infinité de manières de le jouer. Dans nos familles terrestres, nous constatons tant de degrés, tant de nuances dans l'intimité! Et il est si rare, hélas, qu'il y ait une compréhension totale! Dans la Sainte Famille, cette famille divine qui est le chef-d'œuvre de l'Esprit-Saint, ces possibilités d'affection et d'union sont multipliées de toutes façons.

Ces quelques remarques dévoilent que de grands mystères sont cachés dans la maternité de Marie. Celle-ci recèle un secret qu'elle ne manifeste qu'à ceux de ses enfants qui l'interrogent avec l'humilité et la hardiesse de l'amour. Le révéler, c'est-à-dire manifester ce qu'il a d'obscur, expliciter le mystère qu'il cache, faire prendre plus vivement conscience de ses profondeurs, telle est l'intention intime qui nous guidera durant cette série de cours.

4. Brève esquisse de la théologie mariale. La maternité et l'amitié

Pour mieux saisir la place de la Sainte Vierge dans la théologie—et, d'une façon plus générale, dans la vie chrétienne—voyons quelles sont, de fait, les perfections et les modalités de sa maternité. Nous donnerons par là une vue d'ensemble de l'objet de nos prochaines leçons. Il est bon qu'une connaissance synthétique précède tout effort d'analyse.

Pour orner sa maternité, Dieu a accordé à Marie une surabondance de faveurs. La première, celle qui commande toutes les autres, est le privilège de l'Immaculée Conception. Telle est la dot royale apportée par le Fils à la mère qu'il s'est choisie. Grâce à toutes ces perfections, elle est *Mater digna Dei*, comme disent les théologiens. Remarquez cette audace de la théologie. Nous le verrons: seule la Mère de Dieu est *Mater digna*¹. Les mères des hommes ne méritent pas une telle épithète. Leur mission est certes infiniment inférieure à celle de Marie. Et pourtant, depuis la faute originelle, aucune mère humaine n'est vraiment *digna*. Seule la divine mère est digne. Comme nous l'expliquerons, elle est *Mater digna*, parce qu'elle est la mère bien-aimée, *Mater dilecta*. Le rapprochement de ces deux vocables, si souvent attribués à Marie par la liturgie, découvre le grand secret de la maternité divine.

Marie est la Mère de Dieu, mais si Jésus l'a choisie comme mère, c'est pour qu'elle soit la compagne fidèle, aimante, de toute sa vie. S'il

1. Le désaccord entre l'esprit et la chair a de lourdes conséquences sur la maternité humaine. Celle-ci se termine à une personne, et même à une personne destinée dans les desseins de Dieu à une vie théologale. Elle doit donc se prolonger par l'éducation, non seulement par une éducation humaine, mais par une éducation surnaturelle. Or la formation de l'esprit et du cœur réclame une véritable maternité spirituelle et celle-ci demande la virginité. Nous touchons ici à l'un des paradoxes de la maternité humaine. La rude loi de la matière impose la distinction de la maternité physique et de la maternité spirituelle. Et pourtant celle-là ne peut être complète et donc digne sans celle-ci. Les exigences propres à la génération sont difficilement compatibles avec une vie contemplative. Et cependant celle-ci est réclamée par la maternité spirituelle qui achève l'œuvre de la maternité physique.

l'a comblée de tant de bienfaits, s'il a fait d'elle la dépositaire de toutes les grâces, le trône de la Sagesse, c'est pour qu'elle puisse connaître avec lui une intimité de cœur et d'esprit absolument unique. Nous devinons donc son rôle près de nous. Jésus est venu nous montrer la voie, il est notre exemple. Il est le Christ et nous sommes des chrétiens. Marie est la première chrétienne. Sans elle, nous ne pouvons l'imiter parfaitement et le suivre jusqu'au bout. Le Soleil de justice est trop éclatant. La Sainte Vierge, le Miroir immaculé, doit proportionner sa lumière à la faiblesse de nos yeux. Bien plus, étant donné l'économie de l'Incarnation telle qu'elle a été voulue concrètement par Dieu, sans les confidences de la divine mère aux évangélistes et aux premiers disciples du Maître, de nombreux gestes de la vie de Jésus, certaines de ses paroles seraient perdues pour nous. Et surtout Marie seule peut communiquer à ses enfants dans le silence de l'oraison cette vie intime de Jésus, cachée dans son cœur immaculé. «Cet intérieur» du Sauveur nous importe pourtant bien davantage que ses actes extérieurs, si nous sommes vraiment ses amis...

Tout d'abord, la Sainte Vierge est le témoin agissant, parlant, si j'ose dire, de sa vie cachée, témoin de son abaissement et de son obscurité, témoin privilégié, et bien souvent témoin unique de ses trente années passées à Bethléem, en Egypte, à Nazareth. Voyez combien Marie est nécessaire ici. Jésus vient pour nous, pour nous manifester comment il faut vivre notre vie d'enfants de Dieu dans les humbles détails de notre existence d'enfants des hommes. Pour cela, la première leçon qu'il doit nous donner est une leçon de petitesse et d'effacement. Il se cache donc dans une humble famille. Il commence par se faire ignorer de tous. Pourtant il faut que l'un d'entre nous soit averti, qu'il soit dans le secret, qu'il soit introduit dans le jeu divin pour regarder avec le plus grand soin, pour ne rien perdre de tous les détails de cette vie et pour ensuite nous les redire à tous. Marie est cette créature privilégiée introduite dans les conseils du Très-Haut. Elle est présente pour conserver tout dans son cœur—*conservabat omnia verba haec in corde suo*¹—. A propos de l'Annonciation, saint Thomas dit que la Sainte Vierge est là pour tenir notre place. Comme nous le verrons, par son privilège de l'Immaculée Conception elle était déjà la Reine du ciel et de la terre. En qualité de reine, elle doit recevoir notre Roi. Dieu vient visiter les siens, il vient réaliser ses divines épousailles avec notre nature humaine. Un représentant de cette pauvre nature doit donner son consentement, son *fiat*. Dieu vient au milieu de la nuit, tandis que toute l'humanité est plongée dans l'ignorance et le sommeil du péché; seule une vierge fidèle est là, qui veille, la lampe à la main, pour accueillir l'Epoux.

Cette tâche sublime de médiatrice entre le Très-Haut et ses frères, les hommes pécheurs, qu'elle a commencée à l'Annonciation, qu'elle a continuée pendant les trente années de la vie cachée, elle la prolongera pendant la vie publique. Elle est alors *auditrice verbi*. Maintenant elle est le témoin silencieux, caché. Comme le dit saint Augustin, Jésus remplit alors la mission de Verbe. Il apparaît à tous comme le Fils de Dieu.

1. Luc, II, 19.

Il parle avec autorité au nom de son Père, il confirme sa doctrine par ses miracles; sa mère doit rester dans l'ombre, et pourtant son rôle est indispensable. Les apôtres n'ont pas encore reçu le Saint-Esprit; ils n'ont pas l'Esprit de Jésus. Nous voyons dans l'Evangile que bien souvent ils ne comprennent pas l'enseignement du Maître. Marie, elle, a déjà reçu en plénitude le Saint-Esprit; elle a l'Esprit de son Fils. Elle seule est la *discipula* parfaitement préparée à recevoir sa doctrine. Elle doit être là pour qu'au moins un des auditeurs de Jésus la reçoive selon toute la mesure, pour qu'aucune des paroles du Maître ne soit perdue. Elle est la bonne terre qui porte cent pour un. Tandis que le Christ s'adresse aux foules, il parle d'abord à sa mère. Le sermon sur la montagne, le discours après la Cène, il les prononce d'abord pour elle. Nous ne pouvons comprendre toutes les dimensions de la prédication de Jésus, si nous oublions que Marie est la première auditrice de sa parole.

5. La maternité de Marie à la lumière de la Rédemption

Mais tout ceci n'est encore qu'une préparation. Pendant les trente années de la vie cachée, par un enseignement tout intime, pendant les trois années de la vie publique, par la prédication officielle, le Seigneur prépare le cœur de Marie au grand mystère de la Compassion. Son privilège de l'Immaculée Conception était la préparation éternelle du Très-Haut à sa maternité vis-à-vis de Jésus. Les trente années d'intimité de Nazareth, les trois années de séparation et de prédication de la vie publique sont la divine préparation du Sauveur à ses noces mystiques et sanglantes du Calvaire et à sa maternité de miséricorde vis-à-vis de nous. Toute sa maternité est orientée vers sa Compassion, celle-ci en est le couronnement et l'achèvement. Il faut aller jusqu'à la Croix, et là nous enfoncer dans le mystère de la Compassion, nous y fixer définitivement, pour découvrir le secret de la maternité de Marie. C'est là, et là seulement, que nous en découvrons toute la sublime beauté: *Mater pulcherrima*, parce que *amarissima*. Tout dans la vie de Marie est ordonné à la Compassion, comme tout dans la vie de Jésus est ordonné à la Croix. La vie du Sauveur est incompréhensible sans le Calvaire. Celui-ci, en projetant une lumière éclatante sur l'ensemble du mystère de sa vie, l'enveloppe de nouvelles et plus épaisses ténèbres. La maternité de Marie est incompréhensible sans la Compassion. Celle-ci est la clef qui en ouvre les trésors et en même temps les scelle définitivement en les enfermant dans des abîmes insondables. Jésus a choisi Marie pour mère, afin qu'elle lui donnât un corps passible qui lui permît de souffrir et de mourir. De son Père, il a reçu la grâce et toutes les perfections de l'âme: vision béatifique, sciences infuses, etc... De sa Mère, il tient son corps de chair et le sang précieux qui sera répandu pour nous. Dans les desseins du Père, cette maternité est inséparable de la Passion, elle est à son service. En retour Jésus fait à sa mère le don le plus précieux: son Cœur et son Corps Mystique. Le mystère de la Compassion possède deux aspects bien différents et pourtant inséparables l'un de l'autre. Au Calvaire, Marie devient l'épouse du Cœur de Jésus, et en même temps, par le fait même, elle est effectivement et définitivement établie la mère de miséricorde des pécheurs.

Tous les dons que Dieu a échelonnés depuis l'Immaculée Conception jusqu'au Calvaire ne sont que les préparations pour la dot du sang que le Christ lui donne du haut de la Croix. Alors, communiant aux sentiments de son Cœur sacré, elle devient l'épouse de son sang. Le Sauveur l'a préparée pendant toute sa vie pour nous la donner comme mère à sa dernière heure. Il l'a choisie comme Bien-Aimée, pour former son cœur, le dilater, l'élargir aux dimensions du sien, et, au moment de sa mort, consacrant les épousailles mystiques, il l'a constituée effectivement la mère des rachetés.

Tel est le mystère incomparable de la Compassion de la Sainte Vierge. Il ne marque pourtant pas encore le sommet de sa vie. La Passion est le point culminant de la vie terrestre du Sauveur. La Compassion n'est pas l'apogée de la vie de *viatrix* de Marie. Les mystères douloureux sont suivis des mystères glorieux. En ceux-ci, nous trouvons encore plus de foi et de charité, car l'Immaculée monte toujours. Ils sont donc encore plus élevés, plus sublimes. La Compassion, divinement comprise, ne peut être séparée de la Résurrection, ni de l'Ascension, ni même de l'Assomption. L'oraison de la fête de la Compassion nous l'indique nettement¹. Après avoir été la compagne de son Fils dans les larmes et dans le sang au pied de la Croix, elle le sera au matin de Pâques dans la joie immense, *gaudium ingens*, de la Résurrection.

Cette large fresque que nous venons de brosser indique les dimensions presque infinies de ce mystère de la maternité de Marie. Dans les desseins du Très-Haut, elle a été choisie pour être la Mère de Jésus d'une façon toute divine: pour être sa mère et sa compagne, la mère de sa chair et l'épouse de son cœur, en un mot sa mère bien-aimée.

6. La maternité de Marie et le mystère de la Très Sainte Trinité

Ne pouvons-nous pousser encore davantage notre analyse et tâcher d'entrer plus avant dans les profondeurs des vœux divins? Jusqu'ici nous n'avons envisagé la maternité de Marie que par rapport au motif de l'Incarnation, le salut des hommes; considérons maintenant la fin suprême de l'Incarnation qui est celle de toute œuvre de Dieu: sa gloire, la sanctification de son nom.

Jésus est venu pour nous sauver, mais en sanctifiant le nom de son Père, en nous le faisant connaître, en nous révélant le mystère de la Sainte Trinité, en nous montrant comment les fils des hommes peuvent ici-bas mener une vie de fils de Dieu, être parfaits comme leur Père céleste est parfait. En vue de ses divins projets, il a voulu lui-même être le fils de l'homme, lui qui de toute éternité demeurerait *in sinu Patris*, il est descendu *in sinu Matris*. Il a fondé en cette terre de péché une famille incompara-

1. «O Dieu, qui par l'Immaculée Conception de la Vierge avez préparé une demeure digne de votre Fils, nous demandons que vous, qui en prévision de la mort de ce même Fils, l'avez préservée de toute tache, vous nous accordiez par son intercession de parvenir jusqu'à vous, purifiés nous aussi. Par le même Jésus-Christ, Notre-Seigneur».

ble, toute proche des familles les plus humbles et les plus pauvres, et en même temps à l'image de l'adorable Trinité. Par là, il se donne à la fois de façon divine et humaine. Parmi toutes les créatures raisonnables, il en choisit une. Il la sépare de toute la création, il se la réserve pour qu'elle tienne près de lui la place du Père. Celle-là sera à la ressemblance de son Père, de son Père bien-aimé. Elle sera sa mère bien-aimée. Cette intimité qu'il connaît de toute éternité avec son Père, il veut la partager dans le temps avec une créature, une seule pour qu'elle soit l'unique exemplaire adapté à notre faiblesse, aux proportions de notre nature humaine.

Tel est le but suprême de tous les privilèges de Marie, de toutes les conduites de Dieu vis-à-vis d'elle.

Elle est l'Immaculée, elle reçoit dès le premier instant de sa conception une plénitude de grâce, pour être à l'image du Père, pour pouvoir connaître avec son Fils une intimité semblable à celle des Personnes divines. Jésus a voulu que Marie soit sa mère d'une façon bien différente des mères de la terre, d'une façon divine. Par sa substance, sa maternité est terrestre, *secundum carnem*. Par là, elle se situe à une distance infinie de la paternité divine qui est *secundum intellectum*. Mais par son terme, elle est divine. Ajoutons: elle l'est aussi par son mode et ses perfections. Elle ne connaît pas les déficiences des autres maternités humaines, leurs finitudes. Elle possède une plénitude et une beauté incomparables. Elle n'est pas éphémère. Les réalités terrestres suivent toutes leur courbe, dont l'ampleur et la durée peuvent varier, toujours cependant dans certaines limites. Elles commencent avec élan, grandissent jusqu'à un certain sommet, puis décroissent graduellement pour se terminer à la mort. La maternité divine est appelée à s'approfondir et à se perfectionner sans cesse en vue de l'éternité.

Durant toute sa vie, l'intention principale du Christ, le souci dominant de son esprit et de son cœur, est d'embellir la maternité de sa mère, car elle est le chef-d'œuvre créé qui, après son adorable humanité, chante le plus magnifiquement la gloire du Père. Chacun de ses gestes et chacune de ses paroles sont pour ajouter un coup de pinceau qui accentue et affirme sa ressemblance avec la paternité éternelle. Pour comprendre la maternité divine de Marie, il faut, disions-nous tout à l'heure, la considérer toujours à la lumière de la Croix. Nous devons ajouter maintenant: la contempler *sub specie Sanctissimae Trinitatis*.

Nous voyons la place de la Sainte Vierge en théologie. Pour connaître Jésus dans les détails concrets de sa vie, telle qu'elle a été voulue de fait par Dieu, nous devons passer par sa mère, ou plus exactement peut-être, nous devons le considérer comme le Fils de Marie. De façon plus précise et profonde encore, si nous ne voulons pas nous arrêter à une connaissance extérieure du Christ, si nous voulons avoir une compréhension intime du Sauveur, entrer dans l'intérieur de Jésus, suivant l'expression de Bérulle, pénétrer les secrets de son cœur, nous devons le considérer avec elle. Nous avons ici le fondement théologique du Rosaire, de cette

admirable dévotion qui peut envelopper et résumer toutes les autres, car elle nous conduit au cœur même du christianisme, en nous introduisant si simplement et si profondément dans le cœur de Jésus.

Quand nous parlons d'une connaissance intime, notons-le bien, nous devons l'entendre tant du point de vue humain que du point de vue divin.

Cette connaissance est la plus profonde humainement. Je ne connais plus seulement Jésus comme chef, comme docteur, comme prêtre même, dans sa vie professionnelle si j'ose dire, dans ses œuvres extérieures. Je le connais dans sa vie intime, dans le sanctuaire sacré et caché de son foyer. Je le découvre à la maison comme le Fils humble et soumis, comme le Bien-Aimé qui confie ses secrets et fait partager ses souffrances.

Cette connaissance est en même temps beaucoup plus divine. Je n'atteins plus seulement Jésus comme le Sauveur des pécheurs, mais encore comme le Sanctificateur des saints, réalisant son chef-d'œuvre vis-à-vis de Marie. Par les desseins du Père, elle est prédestinée à être la Reine du ciel. En elle, l'action divine du Christ peut s'exercer d'une façon infiniment plus parfaite qu'en tout autre. Elle lui offre la matière la plus pure, à la fois la plus souple et la plus riche. Enfin en Marie et par elle, j'atteins surtout Jésus comme le Fils du Père, tout livré à ses affaires : à la grande œuvre de la sanctification de son nom. Les rapports étroits du Sauveur avec sa mère bien-aimée, sont la réplique vivante, l'image incarnée de ceux qu'il possède de toute éternité avec son Père. Il nous les manifeste d'une façon divine, c'est-à-dire avec une secrète efficacité. Ils nous introduisent de la façon la plus simple et la plus profonde dans les mystères les plus sublimes de l'adorable Trinité.

Tel est le rôle admirable de Marie. Elle est le prisme qui reflète certaines perfections du Christ, trop intimes pour être révélées sans elle. Elle rattache Jésus aux hommes : elle le rend encore plus proche d'eux. Par elle, il est leur frère, le Fils de l'homme. Et en même temps elle fait ressortir pour nous les liens mystérieux qui l'unissent au Père. Car avant d'être mère, elle est servante. Si elle est la Mère bien-aimée de Jésus, c'est pour nous révéler le Père bien-aimé. Sa maternité divine est un service, bien plus intimement encore que les maternités terrestres. Son rôle est de nous rappeler à chaque instant, dans les moindres détails de la vie du Sauveur, la présence invisible de son Père. Elle est toujours, si je puis dire, la mère vicairie du Père. Elle tient sa place. Vous voyez en quel sens on peut affirmer qu'elle est pour nous, pour notre faiblesse, le lien de ces deux grands mystères de notre religion : l'adorable Trinité et l'Incarnation rédemptrice.

II. QUELS SONT LES MOYENS DE PÉNÉTRER CES MYSTÈRES ?

Deuxième objection.—Il nous reste à répondre rapidement à la seconde objection que nous avons soulevée en commençant. Nous donnerons seulement quelques principes de solution.

Le théologien peut-il parler théologiquement, c'est-à-dire scientifiquement des mystères de Marie ?

Précisons bien d'abord la difficulté. La théologie est une science qui se fonde sur l'argument d'autorité. Elle part de l'enseignement actuel de l'Eglise qui lui présente le donné révélé. Eclairée et guidée par le magistère, elle cherche premièrement à saisir le sens exact de l'Ecriture Sainte et des témoignages de la Tradition—les deux sources de la Révélation—puis, grâce aux ressources de la raison spéculative, elle essaie d'en tirer toutes les virtualités et de comprendre tout l'ensemble en un corps de doctrine.

Or les définitions de l'Eglise concernant la Très Sainte Vierge sont peu nombreuses: sa maternité divine, sa virginité perpétuelle, le privilège de son Immaculée Conception. Les vérités communément admises sont sans doute plus nombreuses, mais tout cela reste limité.

La Sainte Ecriture se montre aussi très sobre à son sujet. Une ou deux allusions explicites, mais très rapides, dans l'Ancien Testament, les quelques pages de l'Evangile de l'enfance, de-ci de-là quelques autres assertions des évangélistes, une seule allusion: *natum de muliere*¹, dans toutes les Epîtres de saint Paul, une mention dans les Actes, voici la maigre gerbe que nous pouvons glaner à travers les livres inspirés. Et ces affirmations racontent des faits, elles nous donnent quelques indications sur la vie de Marie, mais elles semblent bien pauvres pour nous permettre d'édifier une théologie. Ne serait-il pas préférable d'imiter la discrétion du Saint-Esprit? Le Sauveur lui-même ne paraît-il pas détourner les regards indiscrets de la femme de l'Evangile, qui voulait scruter les mystères de sa mère?

Pour parler de Marie, on ne peut, semble-t-il, se contenter du sens littéral de l'Ecriture, il faut recourir encore au sens spirituel, aux symboles et aux images que les Pères ont découverts à son sujet dans les Saints Livres. Mais la théologie véritable ne doit-elle pas en définitive se fonder uniquement sur le sens littéral?

Sans doute, on peut écrire sur la Sainte Vierge des ouvrages de piété ou même de spiritualité, mais peut-on constituer une véritable science théologique? De plus, est-ce désirable? N'est-il pas déplacé de vouloir se servir de la raison spéculative avec tout son appareil de distinctions et de syllogismes, pour pénétrer dans le secret de ce jardin fermé? N'y a-t-il pas là un manque de tact, une témérité coupable ou du moins indélicate? Au Moyen Âge, à l'âge d'or de la théologie, le prince des théologiens, Thomas d'Aquin, s'est montré si réservé à ce sujet! Dans son traité du Christ, il intercale simplement quelques questions sur la Mère de Dieu.

Réponse:—Pourtant dans l'Eglise, depuis la bulle de Pie IX relative à l'Immaculée Conception, des chaires de mariologie s'établissent dans de nombreuses universités catholiques ou séminaires. La théologie mariale

1. *Gal.*, iv, 4.

est devenue une partie intégrante du savoir théologique. C'est là, semble-t-il, un de ses développements les plus remarquables par rapport au Moyen Âge. Dans les desseins de sa sagesse miséricordieuse, Dieu semblait tenir caché ce trésor pour le révéler à nos temps modernes. Or nous ne devons pas oublier que l'usage de l'Eglise, *consuetudo Ecclesiae*, est en définitive le principal lieu théologique. Saint Thomas,—et il est, je crois, le premier à l'avoir fait si nettement—le remarque explicitement. Humblement et docilement—et aussi avec la joie d'enfants aimants—admettons le fait. Ce donné initial est capital pour le théologien. Il lui offre un point de départ ferme. C'est là la pierre angulaire sur laquelle il va bâtir.

A partir de ce fait, à sa lumière, faisons une sorte de bref inventaire des ressources qui sont à notre disposition. Reconnaissons-le encore une fois, l'Eglise dans ses définitions s'est montrée très discrète vis-à-vis de la Très Sainte Vierge. La définition de l'Immaculée Conception apporte pourtant, notons-le bien, un appoint considérable à la théologie mariale.

Quant aux Ecritures, elles sont sobres. Elles nous donnent cependant l'essentiel, lorsque nous savons les comprendre en utilisant les ressources que nous offre la théologie, comme nous aurons souvent occasion de le constater.

Outre l'Ecriture, il y a la Tradition. Celle-ci nous fournit un trésor inépuisable quand il s'agit de la Très Sainte Vierge. C'est à elle surtout, semble-t-il, de nous renseigner sur Marie. Par une sorte de pudeur divine, Jésus paraît avoir voulu cette économie dans la révélation de sa mère. Les Ecritures en effet tombent entre toutes les mains. Les hérétiques, les incroyants peuvent les étudier. La Tradition, elle, est un trésor de famille. Seuls les enfants sont à même de la comprendre.

Quels sont donc les moyens de connaître les richesses de la Tradition ? Nous avons déjà parlé de l'usage de l'Eglise, qui, d'une certaine manière, dépasse et enveloppe les deux sources de la Révélation. L'accord unanime des théologiens est aussi un signe de l'enseignement de l'Eglise, et par elle et en elle, de la Tradition. En théologie mariale, cet accord se fait de plus en plus sur certains points essentiels. Puis, il y a les ressources presque infinies des écrits des Pères. Ils ont si souvent et si éloquemment parlé d'elle ! Appuyé et confirmé par eux, le sens spirituel des Ecritures est très précieux pour la mariologie, car alors il devient un sens traditionnel et la théologie peut en tirer argument. Pour parler de son épouse, le Saint-Esprit paraît préférer le sens spirituel. Il est plus caché et aussi plus affectif, voire plus poétique. Ne convient-il pas mieux pour chanter sa beauté ? D'ailleurs, remarquons-le bien, pour toutes les doctrines importantes, le sens spirituel ne fait qu'explicitement et développer de toutes manières ce qui était confusément ou implicitement contenu dans le sens littéral. Et, comme nous le verrons, pour donner à son argumentation une valeur vraiment scientifique, le théologien doit toujours s'efforcer de revenir à lui, en le prenant d'ailleurs dans toute son épaisseur, tel qu'il peut être compris grâce aux lumières apportées par le magistère.

Une autre source encore, la liturgie ou les liturgies avec tout ce qui s'y rapporte, l'archéologie chrétienne par exemple. Elles nous renseignent sur les coutumes antiques de l'Eglise, sur ses manières de prier. On connaît le vieil adage: *lex orandi, lex credendi*. La théologie mariale devra recourir fréquemment à ce lieu théologique.

Humilité et magnanimité du théologien de Marie

Avant de clore ce paragraphe, ajoutons une dernière remarque: cette partie de la théologie exigera du théologien à la fois beaucoup d'humilité et de magnanimité.

D'humilité d'abord. En Marie, tout est gratuit. Elle est le chef-d'œuvre du bon plaisir divin. Le théologien doit donc respecter la discrétion du Saint-Esprit, se conformer scrupuleusement à ce qu'affirment l'Ecriture et la Tradition. La logique ici intervient moins que dans d'autres traités, celui du Christ par exemple. Le plus souvent, il n'y a pas de lien nécessaire entre les divines prérogatives de Marie. Elle est la Mère de Dieu, il est donc convenable qu'elle ait une plénitude de grâce; toutefois ce n'est pas absolument nécessaire. De plus, quelle est cette plénitude de grâce? Comporte-t-elle le privilège de l'Immaculée Conception? Implique-t-elle que Marie soit la première des saints ou même au-dessus de tous les saints réunis, un véritable univers de sainteté? Seule la Révélation peut répondre à ces questions. Le théologien doit donc se référer sans cesse à l'Ecriture expliquée et complétée par la Tradition, présentée par l'Eglise. Il est de son devoir de respecter la discrétion du magistère. En ce domaine particulier, il doit avec le plus grand soin distinguer ce qui est de foi définie, ce qui est communément reçu comme de foi, ou seulement certain théologiquement, enfin ce qui est probable.

Son humilité doit s'accompagner de magnanimité. Ces deux vertus sont inséparables, elles ont un rôle complémentaire l'une par rapport à l'autre. La Très Sainte Vierge dans son *Magnificat* nous en donne un exemple typique. En théologie mariale, le théologien a un besoin impérieux de ces deux vertus. Il doit avoir l'audace de se servir des distinctions les plus subtiles de la théologie scolastique pour expliciter toutes les virtualités cachées du donné révélé. Il doit hardiment rapprocher les diverses affirmations de la foi, comparer les différentes conclusions de la théologie, user d'analogies, etc... Sans doute, il ne parviendra pas toujours à la certitude, bien souvent il devra se contenter de hautes probabilités. Mais il ne doit pas se laisser déprimer par la difficulté.

La théologie mariale est en effet indispensable pour éclairer et guider les âmes dans leur piété. La tâche du théologien est ici très importante: il doit souvent rectifier les esprits, les empêcher de se fourvoyer. Parfois, voulant trop accorder à Marie ou plutôt lui accordant mal (car en un sens on ne peut jamais trop lui accorder), il risque d'attrister son cœur de mère et d'épouse en portant atteinte à la dignité de son Fils. Plus souvent encore peut-être, le théologien aura à user de la voie négative (la principale dans

l'analogie) pour indiquer qu'il ne discerne pas d'impossibilités, de contradictions, là où des esprits moins bien informés seraient tentés de voir des incompatibilités. Il écarte alors le scandale des faibles. Il affermit les intelligences. Il n'ose affirmer, mais il se garde encore davantage de nier. Il ouvre des perspectives. Par là, il libère les âmes, les rassure dans les voies mystérieuses où la grâce peut les conduire. Sa tâche est à la fois très humble et très noble: apporter aux esprits la sécurité de la doctrine. Certes le théologien, ou plutôt le directeur d'âmes (car dans ce cas le théologien quitte le domaine proprement dit de la science pour appliquer ses principes et en tirer certaines conclusions pratiques) ne fait plus alors que suivre humblement le Saint-Esprit, les audaces de l'Esprit d'amour, et il lui faut beaucoup de magnanimité pour s'avancer à la suite de l'Époux jusque dans les demeures secrètes où l'épouse nourrit et éduque ses petits enfants.

III. NOTES CARACTÉRISTIQUES DE LA MARIOLOGIE

Après ce que nous avons dit, il est facile de discerner les notes spéciales de cette partie de la théologie consacrée à la Sainte Vierge, et de découvrir son grand profit pour nos âmes.

Pour saint Thomas, la théologie est d'abord spéculative, car elle est la science de la foi. Avant tout, elle est ordonnée à connaître la vérité divine pour elle-même, avec un grand désintéressement. Pourtant, elle est aussi éminemment pratique et affective. La foi, qui est à sa racine, a une extension pratique: elle ne nous enseigne pas seulement les vérités à croire, mais encore les préceptes et les règles qui doivent diriger notre vie. Normalement la foi doit également s'épanouir en la charité et en les dons du Saint-Esprit. C'est pourquoi la théologie est une sagesse.

Dans la mariologie, nous retrouvons tous ces caractères, harmonieusement synthétisés. Elle forme une sorte d'admirable résumé adapté à notre faiblesse, proposé à notre exemple.

Pour bien saisir la suite de nos explications, gardons devant les yeux le plan de la *Somme théologique*, tel que nous l'avons exposé au début de cette leçon.

1) — La théologie mariale a la dignité et la noblesse de la théologie dogmatique. Elle se développe, nous l'avons déjà assez montré, à la lumière des deux grands mystères de notre religion: la Très Sainte Trinité et l'Incarnation rédemptrice. De plus, Marie est la plus belle des créatures. Pour réaliser son chef-d'œuvre, l'Artiste divin a accumulé en elle les perfections créées les plus variées, et qui semblent les plus contradictoires. Ceci est déjà vrai en partie pour chaque saint. Or elle est la Reine des saints. Le Très-Haut s'est plu à réunir en son cœur les qualités les plus différentes, celles qui paraissent même les plus opposées chez les autres saints. Elle est la mère très douce et en même temps le vainqueur de Satan, elle est terrible comme une armée rangée en bataille. Pour éviter

les contradictions et ne rien diminuer pourtant de la vérité, pour maintenir cet équilibre éminent sans abaisser les sommets, le théologien devra recourir aux distinctions scolastiques les plus subtiles. Ces analyses spéculatives si poussées, qui semblent parfois inutiles, deviennent ici indispensables pour respecter toutes les nuances de la réalité. On doit maintenir avec soin que Marie est une pure créature, et par là ne rien enlever à la dignité de Jésus, et expliquer pourtant qu'elle possède une véritable plénitude de grâce, qu'elle est la Reine du ciel et de la terre, en un sens la Reine absolue de la création. Ce faisant, le théologien travaille à exalter encore davantage la gloire de son divin Fils, puisque toutes ces prérogatives sont le résultat gratuit du bon plaisir divin.

Ne découvrons-nous pas ici la raison pour laquelle Marie a confié son Rosaire à l'Ordre de saint Dominique ? Seule la théologie de saint Thomas, son fils, est assez spéculative, assez élevée, assez divine pour bien parler d'elle.

2)—La théologie mariale a aussi la portée pratique et les applications particulières de la théologie morale. Le traité du Christ a déjà cet avantage. Il nous indique la façon concrète de pratiquer les vertus, de mener notre vie de fils de Dieu (cf. *supra*, le plan de la *Somme*). Mais le Sauveur est l'Homme-Dieu, et surtout il possède dès ici-bas la vision béatifique. Il est fixé en sa charité dès le premier instant de sa conception. Il est *comprehensor secundum animam*. Marie, elle, est une pure créature, et surtout elle est dans la foi. Elle pratique toutes les vertus, comme nous, dans l'obscurité; elle progresse dans son amour. Sa vie intérieure profonde n'a pas l'immobilité de celle de son Fils, elle est sans cesse en transformation, elle est une montée continue. Tout cela explique le rôle complémentaire qu'elle joue pour nous, pauvres pécheurs, vis-à-vis du Christ.

3)—Enfin la théologie mariale a une valeur spirituelle et une saveur mystique toutes spéciales. C'est peut-être la note dominante de cette partie de la théologie, ce qui la caractérise par rapport aux autres. Certes, elle garde la rigueur et l'objectivité de la théologie spéculative, mais elle y ajoute, peut-être plus que les autres traités, cette note affective qui est comme le sourire de Marie à son bon serviteur, le théologien.

Assurément, la Sainte Vierge est le modèle admirable de toute vie morale, mais plus spécialement elle nous apprend à être fidèles au Saint-Esprit et à demeurer en oraison. En ces deux points, elle est une éducatrice incomparable. Or c'est là le double but de toute théologie spirituelle, en réalité il est unique.

Sans doute Jésus est toujours docile au Saint-Esprit et même d'une façon infiniment plus divine que Marie. Mais cette docilité se réalise dans la lumière, dans le grand jour de la vision. Dès lors en lui et en lui seul, les vertus et les dons s'exercent simultanément; leurs deux registres agissent en même temps de façon plénière (c'est d'ailleurs là un des points de la théologie du Christ les plus difficiles à expliquer). La Sainte Vierge, elle, est sous le régime de la foi. En elle les dons s'exercent comme en nous dans la confiance et l'abandon. Le régime des dons réclame d'elle

cette passivité, cette attitude d'enfant et de servante, en un mot ce mode de mort, de mort d'amour dont les mystiques parlent avec tant d'insistance. Et chez elle tout cela connaît des approfondissements et des abîmes insondables.

De même l'oraison de Marie se développe dans la foi. La vie contemplative de Jésus est celle du ciel; dès le premier instant, elle est fixée dans l'immutabilité de l'éternité. Celle de la divine mère est semblable à la nôtre. Elle connaît—et poussés presque à l'infini—les contrastes incessants, les passages brusques, sans transition, de la fulgurante lumière à l'obscurité la plus totale. D'autre part Marie a mené la vie la plus simple, la plus commune, celle de toutes les femmes de Galilée. Là encore elle est notre modèle. Elle nous apprend à toujours prier au milieu des occupations—et même des préoccupations les plus obsédantes—à garder envers et contre tout cette vie intérieure qui consiste à rester en présence de Jésus, en compagnie des adorables Personnes divines, les doux et invisibles hôtes de notre âme, ou de façon encore plus simple et en un sens plus élevée, à demeurer à chaque instant dans la volonté de Dieu, dans son bon plaisir. N'est-ce pas l'unique nécessaire de toute âme qui tend vers la perfection ?

IV. LA PORTÉE DE LA THÉOLOGIE MARIALE, SON RÔLE SPÉCIAL DANS L'ORDRE DE SAINT DOMINIQUE

Nous pouvons maintenant discerner la portée spéciale de la théologie mariale et indiquer l'orientation particulière que nous donnerons à ces leçons. Elles seront avant tout des leçons de théologie spirituelle. La mariologie offre, en effet, un exemple typique de théologie spirituelle. Comme nous allons le voir, elle présente même peut-être au disciple de saint Thomas la seule théologie spirituelle qui puisse rester parfaitement objective, garder la pureté et l'universalité de la science, demeurer au niveau des grands principes métaphysiques, tout en conservant le caractère concret, l'accent mystique réclamés par cette branche de la théologie.

De toute la vie de Marie se dégage une spiritualité intense, extrêmement pratique et profondément divine. Le Rosaire qui est la synthèse vitale de son existence, telle qu'elle nous est présentée par l'Eglise, constitue une incomparable école de spiritualité. C'est là sa vraie grandeur. Nous pensons pouvoir l'ajouter, c'est là que nous trouvons le secret de la spiritualité dominicaine. Mais que tous les enfants de Marie se consolent, ce trésor n'est pas réservé à un ordre, ou plutôt la divine mère aime mettre en commun en son Coeur Immaculé les richesses de chacun.

Le pape Léon XIII disait : L'Ordre de saint Dominique a deux trésors : la *Somme théologique* de saint Thomas et le Rosaire de Marie. Vous savez en quels termes magnifiques il a exalté ces deux richesses.

Celles-ci sont complémentaires. La *Somme* nous donne la théologie la plus objective, c'est-à-dire la plus universelle, la plus dépouillée de tout

caractère temporel, de toute référence personnelle trop psychologique, et même souvent de tout contexte historique. Il n'y a plus que la vérité dans son immutabilité. L'organisation de l'ouvrage est d'une logique impeccable. Il apparaît un édifice construit pour l'éternité. Par là saint Thomas est bien le docteur commun de tous les temps et de tous les lieux.

Ces doctrines si sublimes au point de vue spéculatif nous laissent cependant bien démunis pour les réalisations pratiques quotidiennes. Saint Thomas nous montre les principes dans une pureté incomparable, sans ménagement pour notre pauvreté, parfois avec une sorte de scandale pour notre faiblesse. Mais il ne nous apprend pas dans le concret les moyens de les mettre en pratique, de les faire passer dans notre vie. D'autres théologiens émaillent leurs traités de réflexions, de confidences personnelles; leur vie est tout engagée dans leur enseignement. Cet appoint psychologique risque certes de nuire à la limpidité et à l'universalité de la doctrine, mais il peut être d'un grand profit pour la pratique: il apporte des exemples, des conseils, des applications. Ces auteurs ne montrent pas seulement les cimes, mais les itinéraires psychologiques et humains qu'il faut suivre pour y parvenir. De fait, théologie et spiritualité sont alors assez mélangées. Saint Thomas¹, lui, délibérément sacrifie tout cet élément personnel et concret pour la pureté de la vérité, il veut que rien n'en atténue l'objectivité, qu'aucune considération psychologique n'en estompe le caractère universel.

Dès lors, au point de vue spéculatif, les disciples de saint Thomas sont les plus riches des théologiens, mais—et c'est la rançon nécessaire—au point de vue pratique, nous sommes les plus pauvres des chrétiens. Oh! la bienheureuse pauvreté du théologien: elle va le mettre en possession du royaume des cieux, s'il sait en tirer profit. Je dis bien, les plus pauvres, car le plus pauvre est celui qui a la conscience la plus aiguë de son dénuement. Or saint Thomas nous donne la lumière pour saisir la distance qui sépare les principes de toute réalisation humaine, sans proposer de programme. Il est ce grand aigle qui nous apprend à planer librement, magnifiquement, dans le ciel de la spéculation, mais qui—au moins de façon immédiate—nous laisse seuls et pauvres en face de ces menus cas de conscience, de ces petits problèmes pratiques que la vie quotidienne pose à chacun de nous. A ce point de vue, nous sommes semblables à ces misérables fourmis que la moindre paille arrête dans leur cheminement vers la fourmilière. Ceci n'aurait pas grande importance si le progrès de notre charité ne dépendait de ces mille détails qui composent nos journées. Rappelez-vous les affirmations incessantes du Bon Maître et les exhortations de saint Paul: «Ce que vous avez fait à un de ces miens frères, à l'un des plus petits, ... c'est à moi que vous l'avez fait»². «La charité est patiente, elle est bonne;

1. Ceci apparaît surtout lorsque l'on compare la *Somme* au *Commentaire sur les Sentences* ou aux *Questions disputées*. Saint Thomas a laissé de côté ce qui n'avait qu'un caractère épisodique. Bien souvent il a formalisé les objections de ses adversaires pour leur donner une portée universelle, indépendante de son temps.

2. *Matth.*, xxv, 40.

la charité n'est pas envieuse, la charité n'est pas inconsidérée, elle ne s'enfle pas d'orgueil; elle ne fait rien d'inconvenant, elle ne cherche point son intérêt, elle ne s'irrite point, elle ne tient pas compte du mal; elle ne prend pas plaisir à l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité; elle excuse tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout»¹.—«Soit que vous mangiez, soit que vous buviez ou quelque autre chose que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu»².

Qui instituera en chacune de nos vies cette belle ordonnance de la charité? Comme tout autre, plus que tout autre, à cause même de notre richesse—qui fait aussi notre pauvreté—nous avons besoin d'un maître en spiritualité, ou plus précisément d'un éducateur. C'est ici que nous discernons la place du Rosaire dans l'économie dominicaine, et d'une façon plus générale dans la vie du théologien qui s'est mis à l'école du Docteur Angélique. Saint Thomas nous donne une théologie splendide. Comment saint Dominique est-il notre père en spiritualité? Comme testament, il ne nous laisse aucun écrit, quelques textes de constitutions, quelques paroles gardées soigneusement, l'exemple de sa vie et de son œuvre... et surtout le Rosaire³. Il s'est effacé derrière la Sainte Vierge: Faites tout ce qu'elle vous dira, nous enseigne-t-il. C'est Marie qui est notre véritable éducatrice. C'est elle qui nous apprend à vivre la doctrine de saint Thomas, qui n'est qu'une explication rationnelle de l'Evangile de Jésus. Le Rosaire est cette école où elle forme ses enfants à l'art de vivre et de prier selon l'esprit du Bon Maître. Les Frères Prêcheurs ont une double école: l'école de la raison et de la sagesse acquise, l'école du cœur et de la sagesse infuse.

Le Rosaire est la deuxième colonne de l'Ordre qui lui assure sa fermeté et lui maintient son équilibre. Elle est en un sens encore plus nécessaire que l'autre. Aussi sera-t-elle indispensable pour tous, pour les professeurs et les prédicateurs, et aussi les novices, les frères convers et les tertiaires...

Nous montrions il y a un instant l'impérieux besoin d'un éducateur qui nous apprenne à vivre selon les principes de notre foi et de notre théologie. Marie se présente à nous comme une éducatrice incomparable. En elle se trouvent de façon éminente toutes les qualités de l'éducatrice, et de cette éducatrice spirituelle, divine, qui doit non seulement nous apprendre à vivre chrétiennement, mais nous initier à tous les secrets de la vie intérieure. Sans Marie, nous sommes les plus pauvres des chrétiens. Avec le Rosaire, nous devenons les plus riches des spirituels.

Marie est la Reine des saints. Tous les dons, tous les charismes qui sont chez les fondateurs d'ordre ou les pères de familles spirituelles sont en elle réalisés de façon sublime. A tous les dons de la grâce et de l'esprit, elle ajoute le tact, la délicatesse de la mère, elle est *Mater dulcissima*.

1. I Cor., XIII, 4, 5, 6, 7.

2. I Cor., x, 31.

3. Nous n'entrons pas ici dans les discussions sur les origines historiques du Rosaire. Nous nous plaçons à un autre point de vue. Nous considérons l'Ordre de saint Dominique non dans sa genèse, mais dans sa plénitude, avec toutes les ressources que Dieu dans sa providence lui a destinées. (Cf. Lettre pastorale du Rme. P. Gillet sur le Rosaire.)

Elle est la plus accomplie des femmes. Toutes les qualités d'adaptation et aussi d'attention aux menus détails de la vie, qui font de la femme une éducatrice remarquable, se retrouvent chez elle amplifiées et développées sous l'action maternelle du Saint-Esprit.

Les deux richesses de l'Ordre, la *Somme théologique* et le Rosaire, remarquons-le soigneusement, sont intimement liées. Pour expliciter intellectuellement et théologiquement toutes les virtualités du Rosaire, la *Somme* de saint Thomas est indispensable. D'autre part pour vivre la *Somme*, pour vivre la théologie de saint Thomas, le Rosaire est encore plus nécessaire. Car si un homme, après la faute originelle, grâce à la lumière de la foi, peut encore au point de vue spéculatif découvrir toutes les virtualités de la Révélation, construire une théologie si pure, si divine, et devenir un maître incomparable en science sacrée, seule la Mère de Dieu peut apprendre à vivre selon ces principes; dans ce domaine pratique et mystique, elle seule peut nous conduire aussi loin par des chemins différents, mais parallèles.

Il n'est aucunement dans nos intentions de vouloir accaparer au profit de l'Ordre de saint Dominique, la dévotion à la Très Sainte Vierge. Certes dans tous les ordres religieux, Marie a la place d'honneur. Elle est la première religieuse. Nous ne sommes tous que ses serviteurs. Elle est une reine absolue qui transcende tous les instituts: elle peut donc être le trésor commun de chacun d'eux. Vouloir la réserver à un ordre, serait-il le plus beau, attenterait à sa gloire. Certes nous devons aimer notre famille religieuse, mais nous devons aimer Marie encore bien davantage. Chaque famille religieuse n'est qu'une image très éloignée de sa beauté... Notre affection filiale pour elle nous oblige donc à étendre notre but, à dilater notre cœur, à regarder plus haut et plus loin que notre Ordre. D'ailleurs le Rosaire n'est pas notre propriété. Il est le trésor de l'Eglise. Celle-ci nous l'a confié non pas comme à des maîtres, mais comme à d'humbles serviteurs, *ut dispensatores mysteriorum*. Ces mystères du Rosaire, nous avons reçu la noble tâche de les distribuer sans envie par toute la terre. Il en est de même, toutes proportions gardées, de la *Somme* de saint Thomas. L'Eglise l'a adoptée en grande partie pour sa doctrine commune. Et par là, elle lui a conféré une autorité unique. Ce n'est pas là une de nos moindres gloires d'avoir été dépouillés par l'Eglise de nos deux trésors; *bonum commune est divinius quam particulare*. Vis-à-vis de l'Eglise catholique, tout ordre religieux représente un bien particulier, et avec joie, il doit apporter ses richesses privées au trésor commun.

Ce point étant bien précisé, revenons à nos développements. C'est Marie, disions-nous, qui, dans notre Ordre, est notre maître en spiritualité. Sans doute avons-nous de nombreux auteurs spirituels, mais ils pâlissent et s'effacent tous en face de saint Thomas. Seule sainte Catherine peut, en un sens, se comparer à lui. Mais sa spiritualité, elle aussi, demeure si objective. Elle nous parle de la Providence, du sang de Notre-Seigneur, du mystère de l'Eglise. Elle aussi nous laisse bien démunis en face des humbles tâches de la vie quotidienne. Au point de vue spirituel, nous

avons donc, comme fils de saint Dominique, un besoin tout spécial de Marie. Notre pauvreté nous met dans la bienheureuse obligation de recourir à elle. Sa réponse dépasse merveilleusement notre attente. Elle nous donne son Rosaire.

Il y a plus: nous sommes un Ordre d'apôtres. Or l'apôtre doit se faire tout à tous, surtout l'apôtre qui est un prêcheur. Le prédicateur est envoyé, *missus*. Il ne demeure pas comme le pasteur. Il va là où l'Esprit l'envoie. Par vocation il doit établir de nouvelles chrétientés ou visiter les chrétientés déjà constituées pour y ranimer la flamme. Temporellement et spirituellement, il doit être un pauvre, libéré de toute entrave pour être capable de se livrer entièrement à ce grand labeur de la parole, et posséder cet art divin de savoir s'adapter à tous les groupes, à toutes les communautés, à tous les milieux pour leur insuffler l'esprit de l'Evangile. Pour cette œuvre essentiellement catholique, la théologie de saint Thomas le prépare merveilleusement au point de vue spéculatif, car elle est universelle. Parallèlement le Rosaire atteint le même résultat au point de vue pratique et spirituel. Il apporte à l'apôtre la spiritualité de l'Evangile réalisée de façon si concrète et si élevée.

Par le Rosaire Marie nous révèle bien le secret de sa spiritualité, à la fois la plus humaine et la plus divine. La plus humaine, car sa matière est constituée par les réalités les plus humbles et les plus fortes de notre nature, puisqu'elles sont toutes fondées sur la maternité. Celle-ci est, comme nous le verrons dans notre seconde conférence, une réalité humaine, qui demeure profondément enracinée en la matière, et garde dès lors un caractère substantiel. Cette spiritualité est aussi la plus divine, car ici toutes les perfections de la grâce et toutes celles de la nature sont sous l'emprise du Saint-Esprit, de l'Esprit d'amour lui-même, qui est à l'origine de toute spiritualité.

Ajoutons qu'elle est la plus simple, la plus une. Dans les exemples de la vie des saints, dans leurs écrits, il y a toujours un certain mélange de données divines et de données humaines. L'avantage de leur spiritualité sur la théologie est de concrétiser les principes dans des faits et des expériences qui nous servent d'exemples. Par là, ils les appliquent et les rendent accessibles à notre pauvre nature sensible. Fatalement ils leur font perdre un peu de leur éclat, ils les atténuent en les humanisant. Les spiritualités les plus mystiques, et partant les plus hautes, n'échappent pas à cet écueil. Les grâces les plus surnaturelles, dès qu'elles sont reçues en nous, prennent toujours un peu la teinte de notre psychologie. De plus, si nous entreprenons de les décrire, nous y mettons forcément un facteur personnel. Toute théologie spirituelle suppose des expériences, objets d'analyse dont on cherche à tirer des lois; or toute expérience garde quelque chose d'humain. C'est pourquoi toute spiritualité doit être jugée par la théologie, dont la fonction est précisément de la dégager de ses éléments subjectifs nécessairement particularistes.

La spiritualité de Marie, seule, ne connaît pas ces déficiences, elle garde intacte sa pureté. Par définition, les spiritualités des saints sont

multiples et variées. Celle de Marie est une, et c'est pourquoi elle est la seule qui demeure au niveau de la théologie. La vie de la Sainte Vierge est pour le théologien cause d'une grande joie, *gaudium de veritate*, car elle est la seule vie qui se maintienne au plan des vérités éternelles. En elle, il n'y a aucune entorse faite aux principes, aucun compromis. Enfin le théologien trouve une pure créature pleinement conforme aux principes —il y a là une sorte de miracle¹— qui est dès lors pour lui un objet digne de contemplation. Marie est bien la Rose mystique. Elle offre à l'esprit et au cœur du théologien un lieu de repos. Parmi les pures créatures, elle est la plus humaine et la plus divine, et pourtant tout demeure en harmonie avec l'idéal. Les principes sont gardés dans toute leur intégrité. Et cependant nulle violence n'est faite à la nature humaine. Tout ce qu'il y a d'authentiquement humain est respecté jusque dans ses ultimes nuances. L'Artiste divin n'a mutilé aucune valeur vraiment humaine, la nature et la grâce sont en harmonie parfaite; le dogme, la morale, la mystique s'unissent dans un embrassement divin.

Turris eburnea—Fons signatus. Pour le théologien, Marie, Siège de la Sagesse, est à la fois la Tour d'ivoire placée au milieu d'un monde ennemi, et la Fontaine scellée, située au centre de ce jardin fermé de la théologie pour y répandre la fraîcheur. Elle est le refuge où l'amant de Béatrix vient retremper ses forces, lorsque, au contact quotidien des réalisations si éloignées des principes, si médiocres, peut-être même toutes chargées de mal et d'erreur, il est tenté d'abandonner l'absolu de la vérité, de la diminuer à la façon des enfants des hommes, de la ramener aux dimensions des désirs de notre monde, ou lorsqu'il risque de se cabrer, de perdre patience, de devenir dur, voire misanthrope et amer. Au contact de la Sainte Vierge, il retrouve l'équilibre. Elle lui fait éviter ces deux excès qui toujours le guettent. En elle, il trouve alliées, harmonisées de façon toute divine la jalousie farouche, parfois terrible, de l'épouse qui veille sur les droits de son Epoux: la Vérité subsistante, et qui demeure intrépide jusqu'au martyre s'il le faut pour garder la pureté et l'intégrité de la foi; et la miséricorde immense de la mère, qui a communiqué au cœur infiniment tendre de Jésus et qui, sans se lasser, découvre toujours de nouveaux moyens pour secourir ses enfants, poussant jusqu'à l'extrême limite les concessions possibles en tout ce qui ne touche pas directement ou indirectement le patrimoine légué par son Fils.

THOMAS PHILIPPE, O.P.

1. Voir dans la troisième conférence ce que nous dirons sur la plénitude de la grâce de Marie.